



La textualité délétible du corps par l'art

Edwige Armand

► To cite this version:

Edwige Armand. La textualité délétible du corps par l'art. Corps et Magie : expériences du "hors de", Jun 2021, Toulouse, France. hal-03527697

HAL Id: hal-03527697

<https://hal.science/hal-03527697v1>

Submitted on 16 Jan 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La textualité délétère du corps par l'art

Edwige Armand, INP Purpan, LARA-Seppia

J'aborderai la notion du corps hors-texte, celui qui nous renvoie à la dimension non séparée du sujet et du monde tout en tentant de saisir la difficulté de son élaboration, car le corps sans représentation demeure peut-être comme une pensée restée dans l'obscurité de la conscience. Je m'appuierai essentiellement sur les écrits de Pierre Legendre, anthropologue, juriste et psychanalyse qui s'intéresse à la généalogie du langage et à l'anthropologie dogmatique, bien que je ferai des références liminales à certains penseurs comme G.Simondon traitant de l'imagination, ou bien E.Souriau abordant les modes d'existence, pour trouver ensuite une sortie par le concept de corps vivant développé par B.Andrieu.

Pierre Legendre dans ses différentes *Leçons* met l'accent sur notre rapport divisé qu'engendre le langage. Le langage, celui dont nous usons avant d'entrer dans la parole instituée est celui du magique, où l'enfant classe et nomme le monde des objets.

C'est aussi ce monde primordial que décrit Gilbert Simondon, où l'enfant classe les traits de son milieu en fonction du danger potentiel, selon que les objets et les vivants représentent soit des alliés soit des prédateurs et par lequel vont s'organiser les premières classes imageantes primordiales. Souriau en abordant ce même monde de la priméité nous dit : « songez pour vous en faire une idée à ce que peuvent être les premières ébauches d'existence spirituelle pour l'homme lorsque ni la morale, ni la science, ni la pensée religieuse, ni la philosophie ne fournissaient encore, ne distinguaient encore, et ne concrétisaient les éléments de cette vie, et que les facteurs premiers de réalité faisaient tressaillir la pensée d'un sauvage ou d'un barbare dans sa caverne, comme une apparition sans permanence et sans nom. ¹ »

L'infans démiurge ou magicien au début de sa vie est non séparé d'une matrice originelle-maternelle au contour indéterminé et non identifié.

L'accès à la symbolisation émergera conjointement par la formation de son image spéculaire comme un double réfléchi par un tiers garant que nous pouvons appeler indifféremment : dogme, *imago dei* ou image fondatrice, culture, autre absolu et qui appartiennent plus largement à la sphère du mythe. Et l'humain ne rentrera dans le langage que par ce Tiers garant, garant de la représentation tout en perdant un lien à cette présence première absolue. « L'animal parlant ne peut entrer dans le langage sans mourir à l'opacité originelle, sans se différencier de l'objet premier matriciel, sans intégrer une représentation de l'abîme indicible ² » nous dit-il.

Ce tiers sera l'instance qui créditera et garantira la logique du langage pour supporter le vide entre le mot et la chose et maîtriser le néant par le discours. La réflexion de soi, de son corps, nous explique P.Legendre n'est pas de l'ordre de la réciprocité, c'est-à-dire que pour que se réfléchisse le soi spéculaire qui est l'autre de soi et l'autre comme soi, il y a médiation d'un tiers, garant du principe d'altérité. Ce corps-spéculaire pour vivre est inséparable de l'emprise de l'image et le lien entre le mot et la chose est inséparable du montage de la représentation par laquelle se noue la réflexion du sujet dans son image. La source de l'image du sujet est une « irréférence à soi », car s'y noue le miroir du Tiers, garant de l'écart à soi et au monde, liant autant que séparateur pour qu'un soi puisse être mis à distance, en retrait du monde afin que le sujet se décolle de l'opacité et pour que le monde devienne scène. Ce qui nous intéressera ici c'est cet informulé, cette opacité, cet écart insu qui soutient la parole et qui replace le corps dans le vide et le rapport au rien que pourraient fréquenter les artistes.

1 Etienne Souriau, *Les différents modes d'existence*, Paris, PUF, 2009, p.161.

2 Pierre Legendre, *Les enfants du Texte*, Paris, Fayard, 1992, p.28.

L'enfant quitte ainsi le pouvoir magique-démiurgique pour rentrer dans l'ordre de l'animal parlant et se sépare par l'inter-dire (qui est distillé par le dogme, le miroir absolu et la figure du père). Le langage procède de la référence absolue, du mythe constitutif de la raison suffisante qui supporte le vide ou l'abîme indicible comme une réponse contrapunctique et comme point de butée du *pourquoi vivre* que met alors en scène les images.

Que le corps de l'humain puisse être privé d'un rapport à soi sans médiation langagière cela est une condition pour P.Legendre de l'entrée de l'humain dans l'ordre de l'animal parlant et garantissant la reproduction de l'espèce. Car si le langage délimite le corps par la séparation instituée avec la matrice originelle de l'enfant et qu'il délimite aussi le corps comme corps différencié par l'autre, comme corps autre que soi et corps de l'autre que soi, le langage par le dogme qui en supporte le crédit délimite les pulsions et cerne les interdits primordiaux de l'espèce, à savoir : le meurtre et l'inceste. La conservation de l'espèce passe par la conservation du sujet du langage et par la mise en scène de l'interdit et des discours normatifs³ (que sapent par ailleurs selon lui le self-service normatifs, les procédures gestionnaires et le bourrage juridique).

Pharmakon donc, puisqu'il permet par son interdit de garantir les conditions de reproduction de l'espèce, mais divise le sujet des objets du monde tout en le liant à l'espèce. Le langage déchosifie le monde puisque l'humain n'y accède qu'en étant séparé du soi et du monde par l'accès à la symbolisation et sa classification, mais aussi par la nécessaire représentation permise par la réflexion du tiers garant.

Legendre interroge l'instance imaginaire, dogmatique, autrement dit : qui crédite l'écart, le vide, l'abîme entre le mot et la chose ? Qui crédite le langage et ses images, les institutions et les lois ?

Il me semble que la pratique artistique s'élabore dans cette marge, c'est-à-dire dans l'espace entre le mot et la chose, entre le corps et le mot.

Car le terrain de l'art est de rouvrir ce jeu de l'écart avec la présence du monde autrefois entraperçu, celui où comme un démiurge l'enfant était capable de symboliser par autorité silencieuse les objets en pleine présence et où il lui était possible de classer par d'autres traits le milieu primordial. L'artiste redéplace ces jeux symboliques institués, et joue avec le crédit du dogme, du texte et de son rite. L'artiste se risque à déployer un corps sans réflexion à la frontière de la déraison, sans langage où peuvent se perdre les limites de sa propre séparation avec le monde. Il peut y accéder dans l'acte de création, lorsque les signes se défont et se refont, lorsque le corps invente ses gestes et re-dessine les contours de ses perceptions et de ses classes d'images, de symboles non encore achevés. Il peut y accéder parce que l'acte de création est chosification du monde, pleine présence à soi des objets non distingués totalement, retour ou retrait dans une matrice primordiale sans nom, sans forme. Il y accède, par l'intensité d'une présence à soi sur la pointe de l'instant où rien ne se dit, et où peine à se dévoiler l'emprise du montage dogmatique dans un temps en suspens. Qui n'a pas déjà ressenti le caractère extraordinaire de notre croyance et de notre foi dans le langage, son tour de passe-passe opéré sur le réel ? Qui n'a pas ressenti une seule fois une forme d'imposture de notre langage, incapable de traduire l'apparition de la particularité du monde tout en étant saisi simultanément de notre incapacité à s'en dessaisir si ce n'est par l'horizon de la déraison qui guette toute sortie du langage ? Car si le langage supporte le mythe et le dogme, il est aussi point de butée absolue à la question du pourquoi vivre, ultime cause garantissant une raison possible pour supporter l'abîme indicible dont ne cesse de parler Legendre et qui est l'effroi qui parcourt le pourquoi de nos existences.

³ *Ibid*, p.70.

L'expérience *du hors de* serait ainsi cette survivance à l'expérience du hors-texte. Expérience indicible dans l'absence du miroir dans lequel pourtant le sujet se reflète au travers des yeux de l'autre enlacé par le dogme comme point de butée de notre différence incorporée par la ritualité des mots.

L'artiste par cette indicible expérience se défait du crédit du langage et des images qui le soutiennent, recréant les limites de la séparation d'avec le monde et d'avec son corps. Il est intéressant de noter le lien entre le mot corps et corpus : le mot corpus s'est étendu au mot corps, c'est bien par et dans le texte que le sujet lit son corps et le monde et c'est par sa mise en suspension que l'artiste ré-écrit les signes du monde comme autant d'augures à inventer et de fissures qu'il opère dans l'ordre du langage dogmatique et institutionnel.

Selon Legendre, il n'y a pas d'entrée dans la symbolisation sans mise en scène, c'est-à-dire mise en image originaire pour que le symbole advienne au sujet venu au monde en métaphorisant. La métaphore est ce qui étymologiquement transporte, et c'est bien la métaphore par le langage qui véhicule le mythe, les interdits et les culpabilités associées.

Si l'art, l'esthétique est pour Pierre Legendre média de diffusion du mythe, il n'en est pas moins outil de transformation. À l'intersection entre l'image de soi et l'image du monde, l'art par son potentiel de resymbolisation, les déplacements imaginaires, la redistribution des signes dans l'espace social demeure simultanément outil du Tiers garant autant que puissance émancipatrice. L'art est à la fois ce qui participe à faire tenir debout l'institution par la diffusion des signes dogmatiques et mythes associés portant le crédit imaginal qui permet de surmonter le vide entre le mot et la chose, mais il permet par le jeu de l'interprète dont il tient l'autre place de sentir sinon entrapercevoir le vide entre le mot et la chose.

Il est friction ouverte sur l'abîme présentée à tout spectateur et offre la possibilité de faire l'expérience de l'interprétation du monde et de toucher à l'insu et l'innommable du monde. L'art en ce sens réouvre et les possibles de sens et les possibles du corps contenu et délimité par les mots catégorisant le monde.

C'est aussi ce rôle nodal et déterminant de l'interprète moderne non avoué de la science, garant désormais du dogme occidental et où Legendre pointe le risque d'un acheminement vers la désobjectivisation. La science qui est aussi pour lui la nouvelle divinité armée de ses outils que sont la gestion et le management humain, prône la transparence, renie l'obscurité et la négativité du sujet, colle le mot à la chose par effet de vérité objective et de présentation du monde comme objet lisible dépourvu de mythe alors qu'elle n'en demeure pas moins productrice de causes fondatrices pour expliquer la vie. Par l'anti-tabou et la police de la pensée, exercée par le scientisme allant des sciences sociales managériales aux sciences cognitives et des technobiologies qui s'exercent sur le sujet, l'interdit pour lui s'efface par le tout est possible et la volonté de mettre fin aux limites du corps par la fin annoncée de la mort qui participent à construire l'image libérée du sujet Roi autofondé. Le sujet marche désormais comme un mini-état individualisé. Ce que sape la science pour Legendre est bien la possibilité pour le sujet de faire l'expérience de l'écart entre le mot et la chose, de la mise en doute du crédit du monde imaginé et spéculaire pourtant dépendant de l'institution du dogme, miroir réfléchissant du soi dans lequel s'élabore la possibilité de se diviser, de symboliser et de rentrer dans le monde de la représentation.

Aucune négativité de l'être n'est négociée avec ce nouveau dogme, mais est plutôt exposée une réalité déjà là à laquelle le sujet doit faire crédit de par l'autorité légitime de la science qui comme un oiseau indique les augures dans les signes du monde qu'elle révèle et participe à fonder. Ainsi pour lui, le danger se loge dans le dogme de l'hyper-raison devenu irrationnel, car écartant radicalement l'expérience de l'abîme tout en privant le sujet des limites de l'interdire (dessinant les frontières de son corps en le différenciant par l'introduction conjointe de

l'altérité). Car il faut entendre l'interdire, comme l'inter-dit, la capacité inter-subjective qui est l'autre qui nous sépare tout en nous faisant accéder au monde humain et qui est à la fois la figure du père, des lois, du miroir, de la raison suffisante, de l'imgo dei et du dogme porté par le mythe et les images.

L'art ainsi devient rempart contre la transparence, contre le mythe de l'authenticité en réhabilitant l'obscurité et la part du magique logé dans le symbolisme et les mots. Par sa dé-coïncidence au tout est normal et au tout est donné, l'art permet de renouer avec l'inédit du monde et son absence de sens questionnant notre crédit des mots impensés car incarnés comme autant d'a priori perceptifs.

L'art re-occasionne de faire l'expérience confuse du monde avant le langage, avant la délimitation à l'origine cachée de nos frontières corporelles. L'art est un corps sans texte revenant de l'abîme.

Faire l'expérience de l'art, c'est faire l'expérience d'une présence ne répondant pas à ses propres projections et attentes, ni à ses désirs et donc à ses évaluations, ou encore au besoin de satisfaction par la trouvaille d'un message qu'aurait dissimulé l'artiste et qui viendrait nous rassurer face à l'inconnu. Faire l'expérience de l'art c'est sentir que le monde ne s'adresse pas à nous pour repartir dans le territoire de la possibilité de rejouer le rôle de l'interprète et des signalements d'augures, à la manière d'un demiurge séparé et lié à l'autre de soi et au soi qui est autre. Autrement dit, c'est faire l'expérience d'une conscience avant le filtre des mots institués.

C'est faire l'expérience de l'emersiologie et du corps vivant proposés par B.Andrieu qui renoue avec une présence non médiée par les représentations, à l'interstice de l'énaction et de la conscience. Entre les stimuli et leurs modulations préconscientes se joue l'écart gnoséologique de 450 millisecondes⁴. C'est dans cet entre-deux du dessin de la représentation du monde et du corps qu'il est possible d'interroger ce que notre corps sans frontière peut écrire ou dé-lire comme signes. C'est dans cette marge sans mots qu'il est possible de questionner la façon dont on ressent notre corps vivant et ses possibles. Où donc, hors de moi ? demande Rilke. Où, le sens hors de mon corps peut se jouer ? C'est ce vertige qu'il devient alors intéressant d'expérimenter en équilibre sur la barre entre le signifiant et le signifié avec l'appui d'un corps-vivant cherché en dehors du moi spéculaire.

Est-ce seulement possible ?

Avec incertitude et par l'acte de création, je répondrai par l'affirmative. C'est dans le mouvement du faire et les formes jetées que le corps se réfléchit au seuil de l'émergence encore à peine évoquée des signes apparaissant. C'est dans cet intermédiaire des formes - en lutte - avec le monde indiscerné, avec le vide dont parle Legendre que se reforment des traits d'un monde comme une empreinte laissée dans l'entre-deux de la confrontation entre l'artiste et l'œuvre. Le corps dans le trajet indéterminé de ses mouvements en œuvre et où la présence ne fait plus scène réactualise son schéma corporel comme une réflexion nouvelle et précaire n'appartenant plus au miroir de l'absolu dogmatique et des normes sociales.

C'est par ce nouveau découpage du monde et des formes que le corps se perd d'abord pour se réfléchir dans de nouvelles formes de pure présence innommable ou d'a-présence, car il y a absence de représentation permettant l'accès à l'interprétation par la faculté de la raison et du langage qui chercheront à combler le sens de l'œuvre. Raison et langage qui comme un contrepoint causal vibrent par de nouveaux horizons et nouvelles articulations de signes. Raison qui est assimilée au dogme et mythe délimitant le sujet et la cause. L'œuvre est pourtant non

4 Bernard Andrieu, *Manuel d'emersiologie*, Paris, Edition Mimésis, 2020, p. 12.

bornée à la raison et participe en ce sens à modifier les contours du dogme institutionnalisé, à force de fissures. L'œuvre participe par égratignures à modifier les images du dogme, les images inaugurales et participe à force d'infimes vagues à des modifications institutionnelles. Autrement dit, seul l'art est en capacité de faire se mouvoir les dogmes nous dit Legendre, non à coup de hache, mais par glissement labile de l'inconscient imaginal qui habite les dogmes. L'œuvre instaure de nouveaux modes d'existences qu'il s'agit ensuite de découvrir par l'écho inexploré que peut encore en faire le corps.